MADAME ANDRÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR MM. N. FOURNIER ET LAURENCIN

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 2 août 1855.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis.*

1855

Distribution de la pièce.

M. ANDRÉ, négociant en grains.	MM.	LAFONTAINE.
MATHIEU, son cousin		GEOFFROY.
EDGARD DE BRÉVANNES		GARRAUD.
RABINEL, spéculateur.		THIBAUT.
AMÉDÉE, commis		THÉOPHILE.
EMMA, femme de M. André.	Mlles	DÉSIRÉE.
JULIE, femme de chambre.		RIMA.

La scène se passe à Paris, chez M. André.

MADAME ANDRÉ.

Le salon d'un commerçant. — Un bureau avec des cartons et des registres. — Un autre grand bureau à hauteur d'appui. — Porte au fond.— A droite, au fond, une porte conduisant à la caisse. — Du même côté, au premier plan, une porte conduisant chez M. André. — A gauche, l'appartement de Madame.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉDÉE, JULIE.

(Au lever du rideau, Amédée est debout devant le grand bureau et il écrit sur un registre. — Julie entre vivement, son tablier et son bonnet à la main, et court regarder la pendule.)

JULIE.

Là ! je disais bien que ça n'était pas possible.

AMÉDÉE, sans se déranger.

Quoi donc ?

JULIE.

C'est Baptiste qui vient de me dire de descendre vite et vite, parce que Madame a sonné... (S'ajustant devant la cheminée.) Comme si Madame, qui n'est rentrée du bal qu'au petit jour, pouvait se lever à huit heures.

AMÉDÉE, écrivant toujours.

On voit bien que vous n'êtes ici que depuis hier... (Bruit de sonnette à gauche.) Tenez, entendez-vous ?

JULIE.

Comment, c'est Madame, de si bonne heure ?

AMÉDÉE, de même.

Et les affaires, donc?

JULIE, achevant de s'ajuster.

Les affaires... ça regarde son mari... (Nouveau coup de sonnette.) Encore ?... Voilà une maison où je ne vieillirai pas. (En attachant son tablier, elle laisse tomber une lettre.) Ah ! mon Dieu ! cette lettre que je devais porter au pensionnat, pour mademoiselle Louise.

AMÉDÉE, quittant sa plume.

Une lettre pour la nièce de Monsieur?

JULIE.

Je pensais avoir le temps jusqu'à midi.

AMÉDÉE.

Il faut l'envoyer par Baptiste. (On sonne encore.)

JULIE.

On y va... me voilà, Madame, me voilà. (Elle entre à gauche.)

SCÈNE II.

AMÉDÉE, puis EDGARD et RABINEL.

AMÉDÉE, seul.

La maladroite! M. André demande peut-être, dans cette lettre, qu'on permette à mademoiselle Louise de venir passer ici la journée de demain dimanche... et ils sont si rares les instants où j'ai le bonheur de la voir! (Edgard et Rabinel se rencontrent à la porte.)

EDGARD.

Passez donc, mon cher monsieur Rabinel.

RABINEL.

Après vous, mon cher monsieur Edgard.

AMÉDÉE, à part.

Encore ce jeune dandy et ce faiseur d'affaires! (Il se remet à ses écritures.)

RABINEL, regardant autour de lui.

Je croyais trouver ici M. André.

EDGARD.

J'espérais rencontrer Madame. (Amédée les salue d'un signe de tête.)

RABINEL, à Edgard.

Un élégant de la Chaussée-d'Antin, à cette heure-ci rue Mauconseil?

EDGARD.

Et vous, mon cher spéculateur, déjà en campagne?... Est-ce que la maison Rabinel et Cie voudrait vendre à notre ami André les récoltes de sa dernière acquisition dans la Beauce?

RABINEL.

Vous n'y êtes pas.

EDGARD.

Au fait, j'oubliais que vous autres, messieurs, vous n'achetez ces terres seigneuriales que pour les déchiqueter et les revendre en détail, morceaux par morceaux; c'est le vandalisme du dix-neuvième siècle.

RABINEL.

Que voulez-vous, mon cher gentilhomme, il n'y a plus aujourd'hui que de petites bourses; il faut bien se mettre à leur portée...

EDGARD.

Pour les délier plus aisément.

RABINEL.

Eh! eh! les petites bourses font les gros portefeuilles. (A Amédée.) Ainsi, monsieur Amédée, le patron est déjà en courses? C'est inouï comme je joue de malheur! depuis quatre jours, à quelque heure que je me présente, impossible de le rencontrer.

AMÉDÉE.

Madame va venir, si vous voulez...

RABINEL.

Eh! vous me dites toujours cela! est-ce que je traite les affaires avec les femmes?

AMÉDÉE.

Madame André n'est pas une femme ordinaire.

RABINEL.

Soit!... je conviens de son mérite...

EDGARD.

Charmante! pleine d'esprit, de distinction, d'élégance!... Aussi ce mariage-là me cause toujours un étonnement...

RABINEL.

Bon! rien de plus simple... D'un côté, une pensionnaire sans fortune, fille d'un légionnaire; de l'autre, un gros commerçant, espèce de paysan enrichi, très-fort sur les prix des grains et des foins; mais, tirez-le de là...

AMÉDÉE.

Monsieur...

RABINEL.

Mon Dieu, je dis ce que tout le monde sait: c'est que sa femme est la bonne tête de la maison.

AMÉDÉE.

En ce cas, adressez-vous à elle.

RABINEL.

Merci! je ne veux pas l'importuner... je reviendrai... (A part.) et il faudra bien que je le trouve seul. (A Edgard.) Vous restez, jeune homme? C'est bien, c'est entendu, chacun ses affaires, ne vous dérangez pas. (Il sort.)

SCÈNE III.

AMÉDÉE, EDGARD, puis JULIE.

EDGARD, à Amédée.

Vous avez pris le bon moyen pour le renvoyer; j'ai bien compris que c'était une défaite; car M. André est ici, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Oui, Monsieur, et je vais l'avertir que vous voulez lui parler.

EDGARD, vivement.

Non pas, s'il vous plait... (A part.) Diable de commis! il adresse à la femme ceux qui demandent le mari, et au mari ceux qui viennent pour... (Haut.) Ne puis-je voir madame André?

AMÉDÉE.

Je crois que madame repose encore...

EDGARD.

Vraiment? en ce cas... (Il va prendre son chapeau.)

JULIE, sortant de l'appartement à gauche.

Tout de suite, Madame, tout de suite. (A Amédée.) Vous aviez raison, Monsieur, Madame était déjà levée.

AMÉDÉE, à part.

Bon!

EDGARD.

Madame André?

JULIE.

Et habillée, et coiffée, et tout, sans m'attendre, et elle vient ici.

EDGARD, à Amédée.

Que me disiez-vous donc? (Julie sort.)

SCÈNE IV

EMMA, EDGARD, AMÉDÉE.

EMMA, entrant sans voir Edgard et allant à son bureau.

Me voici enfin, monsieur Amédée; je me suis un peu oublié ce matin, mais nous allons réparer le temps perdu... (Apercevant Edgard.) Eh! mais, c'est monsieur de Brévannes!

EDGARD.

Oui, Madame, exact au rendez-vous d'affaire que vous avez daigné m'accorder cette nuit.

EMMA, souriant.

Il le fallait bien... vous me demandiez je ne sais quels renseignements de commerce au milieu d'un quadrille, et j'écoute si mal en dansant.

EDGARD.

Je suis loin de m'en plaindre, madame; je m'applaudis au contraire d'une maladresse qui me procure l'occasion de vous revoir. (A part.) Excellent prétexte!

EMMA.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Vous permettez? je suis à vous... (A Amédée.) Avez-vous préparé la correspondance, monsieur Amédée?

AMÉDÉE, lui présentant des lettres.

Tout est là, Madame.

EMMA.

C'est bien, donnez. (Elle prend ses lettres.)

EDGARD, à part.

Elle va se débarrasser de lui.

EMMA, tendant une lettre à Amédée.

Celle-ci ne partira que demain. (A Edgard tout en parcourant les papiers.) Je vous écoute, monsieur.

EDGARD.

Moi, Madame?

EMMA.

Oui, s'il vous plaît; rappelez-moi donc ce que vous disiez.

EDGARD.

Ce que je disais... là... tout à l'heure?...

EMMA, de même.

...n... cette nuit... pendant le quadrille. (A Amédée.) Vous

mettez le 25... c'est le 20 que la maison d'Aubrée du Havre doit faire cet envoi.

AMÉDÉE.

Monsieur André croyait pourtant...

EMMA.

Non, j'en suis sûre... voyez le carnet... (A Edgard.) Eh bien! monsieur?

EDGARD.

Pardon, Madame, je ne suis pas pressé... j'attendrai que vous soyez libre.

EMMA.

Oh! ne faites pas attention... je puis très-bien vous entendre... j'ai l'habitude... (Elle feuillete le carnet qu'Amédée lui présente.)

EDGARD.

Ah! (A part.) Mais moi je ne l'ai pas l'habitude... parler à une femme avec cet accompagnement... l'orchestre de Strauss, à la bonne heure, mais...

EMMA, à Amédée en lui montrant le carnet.

Tenez, vous voyez?... le 20. (A Edgard.) L'affaire est urgente, m'avez-vous dit?

EDGARD.

Oui, madame, très-urgente... (A part.) Je ne sais plus où j'en suis.

EMMA, tout en signant des lettres.

De quoi s'agit-il donc?

EDGARD.

C'est une traite de mon oncle... une traite sur Bordeaux.

EMMA, à Amédée.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là?

EDGARD, croyant qu'elle lui parle.

Si j'en suis sûr!

AMÉDÉE.

Oui, madame, ce chargement de grains est arrivé de Marseille.

EDGARD, à part.

Un chargement de grains à présent! je suis venu trop tôt. Je tombe dans le coup de feu.

EMMA, à Edgard.

Eh bien! cette traite, s'il vous plaît?

EDGARD, cherchant dans son portefeuille.

Oui, madame, oui. (Présentant la traite.) Voici, madame.

EMMA, y jetant un coup d'œil.

Ce n'est pas une traite, c'est un mandat.

EDGARD.

Vous croyez?... c'est possible... un mandat...

EMMA.

Parfaitement en règle...

EDGARD.

Oui... mais la maison?...

EMMA.

Très-solide... voilà ce que vous aviez à me demander?

EDGARD, déconcerté.

C'est-à-dire... permettez... vous êtes sûre, Madame... vous êtes bien sûre que la maison...

EMMA.

Oh! très-solide... on peut vous en donner la preuve. (A Amédée en lui remettant le mandat.) Monsieur Amédée, conduisez monsieur de Brévannes auprès du caissier. (A Edgard.) Un homme fort entendu qui connaît parfaitement la place de Bordeaux.

EDGARD.

Ah!

EMMA, saluant.

Monsieur, j'ai l'honneur...

EDGARD, saluant.

Madame... (A part.) Par exemple! c'est comme cela qu'elle m'expédie?

EMMA, rappelant Amédée.

Ah! monsieur Amédée... (Bas.) Monsieur Rabinel est-il venu?

AMÉDÉE.

Oui, madame, et je lui ai dit que monsieur André était sorti.

EMMA.

Très-bien!... un homme de bourse, un faiseur dont je me défie... donnez-lui toujours la même réponse; revenez tantôt, nous aurons à causer.

AMÉDÉE, s'inclinant.

Il suffit, Madame. (A Edgard.) Monsieur, si vous voulez...

EDGARD.

Oui, tout à l'heure je vous rejoins. (A part.) Parbleu! il ne sera pas dit que je n'aurai fait ici qu'une visite d'huissier! (Amédée sort en haussant les épaules.)

SCÈNE V.

EMMA, EDGARD. Emma est revenue s'asseoir devant son bureau et écrit.

EDGARD, se rapprochant d'elle.

Madame....

EMMA, levant la tête.

Plaît-il? Quoi? c'est encore... Pardon, monsieur...

EDGARD.

C'est encore moi... oui, Madame.

EMMA, avec une nuance de raillerie.

Auriez-vous une seconde traite?

EDGARD.

Excusez-moi, madame, hier, au bal, votre accueil aimable a pu me faire supposer que je n'étais pas importun... votre sourire était si doux, le ton de vos paroles si gracieux...

EMMA, de même.

Ah!... au bal... c'est possible... je ne me rappelle pas... mais nous n'y sommes plus. (Se retournant vers lui.) A moins que votre imagination ne transforme ce bureau en salon de danse... et alors je ne vous empêche pas d'essayer une mazurka ou une sootisch... (Riant.) Ah! ah! ah! quant à moi, qui ai les idées beaucoup plus... terre-à-terre, je ne puis faire ici que du commerce, et vous voyez, j'ai beaucoup à écrire.

EDGARD.

Voilà le mal! risquer de noircir ces jolis doigts? est-ce là une occupation qui leur convienne? Ah! je crois les voir encore, voltigeant avec tant d'agilité sur les touches d'un clavier!...

EMMA.

Ah! maintenant, vous rêvez musique? soit, chantez... je vous accompagne... en chiffres. (Écrivant.) 4,548 fr. 95 c.

EDGARD, à part.

Elle me déconcerte... et pourtant, j'en suis certain, cette nuit, pendant que je lui parlais... j'ai surpris dans ses regards une expression... mais ici, je ne suis plus sur mon terrain... j'aurais mieux fait d'écrire... Eh! mais, pourquoi pas?

EMMA, voyant qu'Edgard est encore à la même place, très-gracieusement.

C'est par là, Monsieur...

EDGARD.

Plaît-il, Madame?...

EMMA.

Les bureaux... la caisse...

EDGARD.

Merci, madame, j'y vais... seulement, encore une grâce... c'est vous, madame, qui recevez toutes les lettres d'affaires?...

EMMA.

Sans doute.

EDGARD.

Eh bien! si je prenais la liberté de vous adresser un effet... à l'ordre de mon oncle?

EMMA.

Très volontiers.

EDGARD.

Mille remerciements! (A part.) Ne nous décourageons pas. (Saluant.) Madame...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, sortant de sa chambre.

Tiens! ah! par exemple! monsieur de Brévannes! à cette heure-ci!

EDGARD.

Monsieur!...

ANDRÉ.

Et comment ça va-t-il, depuis tantôt, fameux polkeur?... car vous êtes un fameux polkeur, vous... quel jarret!... sacreb...

EMMA.

Hein?

ANDRÉ, à part.

Oh! ma femme!... (A Emma.) Tiens, tu étais là chère amie... déjà à la besogne... (A Edgard.) Après avoir sauté toute la nuit!... avez-vous jamais vu sa pareille?

EMMA.

Mon ami, ne retenez pas monsieur de Brévannes... il est attendu à la caisse.

ANDRÉ.

Ah! vous faites aussi du commerce, vous? tout le monde s'en mêle... à votre aise... nous nous reverrons?...

EMMA, à Edgard.

Vous savez, monsieur, au fond, à gauche.

ANDRÉ.

Tenez, là-bas... trois marches à monter... de votre pied léger, polkeur. (Il le conduit en lui donnant des poignées de main.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, EMMA, devant la table.

EMMA, à part.

Enfin!

ANDRÉ.

Charmant garçon... pas fier du tout, le plus soigné de tes cavaliers; il vous a une manière de vous faire tourner sa dame... (Il fait un pas de polka.) Si tu pouvais te voir quand vous polkez tous deux... (Il chante.) Tra, là là... c'est gentil, très-gentil... il a fait ma conquête, à moi... et j'ai presque envie de l'inviter à dîner.

EMMA.

Belle idée! à quel titre?

ANDRÉ.

Dame! un de tes danseurs.

EMMA, riant.

Ah!... si vous invitiez tous mes danseurs!

ANDRÉ.

C'est vrai! quel repas de corps ça ferait!... Ah! ah! ah! il faudrait emprunter la marmite des invalides!... car, Dieu sait que tu n'en manquais pas... pas d'invalides... non, au contraire... une vraie ruche qui bourdonnait autour de toi... je ne sais vraiment pas comment tu peux t'y reconnaître...

EMMA, souriant.

Oh! l'habitude de la comptabilité.

ANDRÉ.

Ah! ah! ah! c'est ça... tu les numérotes... et comme tu

leur réponds gentiment à tous... aussi ils ne tarissent pas sur ton chapitre... Charmante femme! ravissante femme! et moi je me frotte les mains... te voir et entendre parler de toi, il n'y a que ça qui m'amuse dans vos salons; bien, mes enfants, allez, mais qu'est-ce que vous diriez donc, si vous saviez que cette belle jeune femme, votre admiration, à vous, c'est ma bonne étoile, à moi!

EMMA.

Ah! mon ami, vous allez encore recommencer?

ANDRÉ.

Est-ce que je peux oublier que depuis deux ans tu te fatigues, le corps et l'âme pour tripler ma fortune... quand tu pourrais si bien te reposer...

EMMA, allant s'asseoir à son bureau.

J'en serais bien fâchée... le travail est une distraction.

ANDRÉ.

Hein?... en voilà une bonne, par exemple... les autres, c'est le plaisir qui les distrait, et toi...

EMMA, un peu pensive.

Moi?... qui sait?... si je restais oisive, mes pensées se reporteraient peut-être trop souvent vers un monde plein de séductions... Tenez, mon ami, la rêverie ne vaut rien pour une femme, et ses occupations sont le meilleur refuge contre ses souvenirs.

ANDRÉ.

Je ne comprends pas.

EMMA.

Tant mieux!... Revoyez donc ce compte, mon ami, si toutefois vous n'êtes pas trop préoccupé par votre perte de cette nuit.

ANDRÉ, timidement.

Ah! tu sais que j'ai perdu?...

EMMA.

A la bouillotte.

ANDRÉ.

Sapristi, oui... il faut bien faire quelque chose... vingt louis.

EMMA, s'approchant de lui.

Oh! vingt-cinq!

ANDRÉ.

Vingt-cinq!... Tu crois? ça se peut bien... avec mon sac... (se reprenant) mon maudit guignon.

EMMA, pesant ses paroles.

Et c'est pour vous étourdir là-dessus que vous avez pris tant de verres de punch?

ANDRÉ.

Oh! il faut bien faire quelque chose... trois petits.

EMMA.

Cinq, s'il vous plait, cinq grands verres...

ANDRÉ, surpris.

Ah! tu...

EMMA.

Je les ai comptés.

ANDRÉ.

Comment!... malgré ta danse, tu as jeté tout de même ton coup d'œil?...

EMMA.

Oui, monsieur, et j'ai bien vu que votre tête s'échauffait.

ANDRÉ.

Parbleu!... ils étaient là une douzaine de beaux messieurs à m'entreprendre avec leurs questions de l'autre monde... je ne dis rien de ce petit mirliflor, air goguenard, moustache en croc, qui me retournait sur la littérature... mais quand j'ai surpris dans un petit coin des chuchottements sur notre ménage... Oh! dame!... ça a commencé à se gâter.

EMMA.

C'est alors que je vous ai pris par le bras pour quitter les salons.

ANDRÉ.

Et tu as bien fait : sans ça, morbleu! (Mouvement d'Emma.) Je sais ce que tu vas me dire : je t'ai promis de ne pas jurer, de ne pas boire, de ne pas crier trop fort, etc., etc... mais, que veux-tu?... on a beau être civilisé, il y a des moments où, malgré soi, on se retrouve ce qu'on a été, un campagnard, un paysan.

EMMA.

Ah! mon ami...

ANDRÉ.

Tranchons le mot, un rustre, comme mon cousin Mathieu.

EMMA, riant.

Ah! ce fameux M. Mathieu, dont j'ai été jalouse?

ANDRÉ.

Jalouse? à quel propos?

EMMA.

On disait qu'il avait tant d'empire sur vous...

ANDRÉ.

Oh! peut-être, autrefois... tu sais, entre deux camarades... le plus fort... (Il fait le geste de donner un coup de poing.)

EMMA.

Et pourtant, quelle différence! si l'éducation vous a manqué en partie, vous avez eu l'instinct des bonnes et des belles choses... De simple cultivateur, vous étiez devenu, par votre intelligence, l'homme de confiance, presque l'associé du fermier de la belle terre de la Roseraie... vous aviez imaginé des méthodes de culture toutes nouvelles.

ANDRÉ.

Oui, oui, j'avais les idées à ça... mais aussi quel beau pays!... c'est là que je suis né et que j'ai grandi sous les yeux de mon pauvre père, l'ami du tien, et que je me suis mis de moi-même à faire toutes sortes d'essais... et avec un bonheur!.. Je voyais déjà mes plantations s'élever et mes récoltes doubler,

tripler, grâce à un certain procédé de drainage... Connais-tu le drainage?... tiens, voilà ce que c'est : figure-toi un terrain...

EMMA.

C'est bon, mon ami, plus tard je prendrai de vos leçons, si jamais nous habitons la campagne.

ANDRÉ, vivement.

Oh! Dieu !... c'est ça qui serait un bonheur... tous les deux... là... mais non, qu'est-ce que je dis donc?... ça n'est pas possible!

EMMA.

Qui sait?

ANDRÉ.

Non, non, il ne faut plus y penser... Après la mort de ce bon fermier de la Roseraie, je suis venu chercher fortune à Paris, je t'ai épousée, tu te plais ici, tu y brilles, tu me fais recevoir avec toi dans les bonnes sociétés; tu raffines mes manières, tu te donnes du mal pour ça ; il ne faut pas que ça soit perdu; restons comme nous sommes, pas vrai?

EMMA, lui prenant la main.

Pauvre ami !... (A elle-même.) Nous verrons! Elle sonne, Julie entre.) Mon châle, mon chapeau.

ANDRÉ.

Tiens! tu vas sortir?... où vas-tu donc?

EMMA.

Ah ! ça... c'est mon secret.

ANDRÉ.

C'est juste... simple affaire de curiosité...

EMMA, mettant son chapeau devant la glace.

Faites-moi le plaisir d'appeler M. Amédée.

ANDRÉ, allant au fond.

Amédée!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, en haut

Vous voulez me parler, monsieur?

ANDRÉ.

Ce n'est pas moi, c'est ma femme.

EMMA.

Écoutez, monsieur Amédée... (A André, en prenant Amédée à part.) Pardon, mon ami... (Bas à Amédée.) Vous allez faire tout de suite la démarche convenue.

AMÉDÉE.

Oui, madame.

EMMA.

Pendant ce temps-là, j'agirai de mon côté. (Haut à André.) Quant à vous, mon ami, quel est l'emploi de votre journée?

ANDRÉ.

Je vais aller au comptoir d'escompte pour faire vérifier ces valeurs nouvelles.

EMMA, attachant ses bracelets.

C'est fait.

ANDRÉ.

Ah! déjà?

AMÉDÉE.

Madame a envoyé ce matin.

ANDRÉ.

Alors, j'irai au dock pour cette consignation.

EMMA, arrangeant son châle.

C'est fait.

ANDRÉ.

Ah!

AMÉDÉE.

Madame a fait retirer les warrants hier au soir.

ANDRÉ.

Ah! madame a fait retirer... Ah! bien, en ce cas, j'irai chercher les mercuriales du Havre.

AMÉDÉE.

Madame les a fait demander hier matin.

ANDRÉ.

Madame, toujours madame !... Ah ! ça mais, alors, je n'ai plus qu'à me croiser les bras... on ne me trouve donc bon à rien?

EMMA.

Pardon, mon ami ; vous étiez hier à votre bureau de bienfaisance ; vous déranger de là, c'eût été faire tort aux indigents.

ANDRÉ.

Bon! tu les aurais dédommagés; n'ouvres-tu pas ma caisse à toutes les bonnes œuvres?

EMMA, prenant le bras de son mari.

C'est encore une manière d'entrer dans vos idées...

ANDRÉ, l'embrassant.

Bonne Emma!

EMMA.

Tenez, si vous étiez bien aimable, vous iriez vous-même à la pension de votre nièce ; obtenez qu'elle vienne ici demain, pour votre fête, pauvre Louise! Oh! je me rappelle... à son âge, un jour de vacances! quelle joie!

ANDRÉ.

Suffit... on ira... tu as toujours des idées...

EMMA, à Amédée.

A propos, monsieur Amédée, c'est demain dimanche, et si vous voulez bien nous donner votre journée...

AMÉDÉE.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

EMMA, s'approchant d'André.

Adieu, mon ami.

ANDRÉ.

Je vais te conduire à la voiture.

EMMA.

Non, restez là, ne bougez pas.

ANDRÉ.

Mais il me semble que...

EMMA.

Monsieur Amédée m'accompagnera jusqu'en bas... Je n'en ai pas fini avec lui... Embrassez-moi, et faites bien ce que je vous ai dit. (Elle sort avec Amédée.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, seul, au fond à sa femme.

A bientôt... amuse-toi bien... (A lui-même.) C'est-à-dire amuse-toi bien! je ne sais pas où elle va... à vrai dire, je l'aime mieux ici que dehors; quand elle est là, je n'ai besoin de m'inquiéter de rien... et si prévenante! si gentille! cherchant toujours à me faire valoir devant le monde... et devant moi-même aussi... Tout à l'heure encore, ce qu'elle me disait de mes idées en agriculture... c'est que c'est vrai... J'étais né pour faire de bonnes choses, moi... et d'abord, pour faire pousser mes propres grains, au lieu d'acheter ceux des autres... Je pense quelquefois à tout ça... et alors il me prend des revenez-y... enfin, comme qui dirait le mal du pays... Mais bah! après ça, quand je revois ma petite femme, mon ménage me tient lieu de tout.

JULIE, entrant.

Monsieur, il y a là quelqu'un.

ANDRÉ.

Un monsieur?

JULIE.

Oh! non, ce n'est pas un monsieur, c'est un homme.

ANDRÉ.

Quel homme?

JULIE.

Un homme de la campagne.

ANDRÉ.

Si c'est pour affaires, qu'il revienne quand ma femme sera là.

MATHIEU, entrant.

Ah! ça, v'la-t-il assez de lantiponnage, j'entre tout de go, moi. Eh! v'là le cousin, bonjour cousin.

ANDRÉ.

Mathieu!

MATHIEU.

Sortez, la fille.

JULIE, sortant.

La fille!...

SCÈNE X.

ANDRÉ, MATHIEU.

Comment! c'est toi?

MATHIEU.

Tu vois; ça va bien, vieux?

ANDRÉ.

Pas mal. (A part.) Diable de visite! (Haut.) Toi, Mathieu, à Paris?

MATHIEU.

Depuis une heure, avec quelques amis du pays : le temps de déposer mon bagage à l'auberge, et de donner un coup de pied à la halle aux grains, vu que j'avais oublié ton adresse... Ah! ça, et ta femme?

ANDRÉ.

Sortie. (A part.) Heureusement...

MATHIEU.

Attends donc... ça ne serait-il point elle que j'aurais vue, il y a un instant... un joli brin de femme qui montait en voiture à ta porte, en se démanchant le col pour jaser avec un petit jeune homme...

ANDRÉ.

C'est elle, c'est ma femme.

MATHIEU.

Bigre!... excusez... quel genre! elle dégotterait notre sous-préfette... (Regardant autour de lui.) Après ça, elle est assortie au local... perlotte! comme c'est meublé ici! du papier partout... et une horloge sur la cheminée et des siéges! (Il les tâte.) En vlà du moelleux... tu t'asseois là-dessus, toi?

ANDRÉ.

Dam! c'est fait pour ça.

MATHIEU, s'asseyant.

Excusez!... paraît qu'ils ont dit vrai à la halle... tu fais de fameuses affaires, hein?

ANDRÉ.

Mais oui... assez comme ça.

MATHIEU.

Et te voilà dix fois plus riche qu'avant

ANDRÉ.

Oh! dix fois!

MATHIEU.

Combien donc au juste, hein? neuf fois?

ANDRÉ.

Je ne sais pas, moi, vu que c'est ma femme qui...

MATHIEU.

Ta femme? Ah! oui, au fait, on m'a parlé... une femme d'esprit... ça te va, à toi, qui as toujours été un peu...

ANDRÉ.

Hein?

MATHIEU.

Oh! bon enfant, la crème des hommes... t'es pas changé, hein? pourtant on dirait que t'as quelque chose... est-ce que je t'intimide?

ANDRÉ.

Toi?

MATHIEU.

Mets-toi à ton aise, mon vieux; viens donc là, sans façon à côté de moi... où il y a de la gêne, il n'y a pas de... comme on dit par cheux nous...Ah ça, est ce qu'on ne pourrait pas bien prendre quelque chose? (Montrant une cave sur la cheminée.) V'là la boîte à malices... hein? qu'est-ce qu'on pourrait ben t'offrir? (André va chercher un flacon d'eau-de-vie, Mathieu verse à boire.) Par ainsi, te v'là content, heureux et satisfait?

ANDRÉ.

Complétement.

MATHIEU.

Et pas de marmaille?

ANDRÉ.

Il n'y a que ça qui manque.

MATHIEU.

Tant mieux, c'est gênant; et puis d'ailleurs, as-tu pas là ta nièce, la petite Louise?

ANDRÉ.

Ah! Louise!... tu te rappelles?...

MATHIEU.

La v'là en âge de s'établir...

ANDRÉ, à part.

Ah! mon Dieu! viendrait-il me reparler...

MATHIEU.

Ça te fera une famille, et comme je t'ai dit dans le temps...

ANDRÉ, à part.

Nous y voilà.

MATHIEU.

Tu sais, quand tu es venu la quérir au pays après le décès de ses parents... il y a deux ans... le mieux pour elle et pour toi, ça sera de lui faire choix d'un bon garçon... pas un mirliflor qui te grugerait, qui te mangerait tout ce que tu as gagné, mais un homme sûr, un ami.

ANDRÉ.

Très-bien, mais....

MATHIEU.

Et pas un ami de la capitale... non... un pays... un camarade, un parent, avec qui qu'on a été à l'école ensemble, et joué aux quilles ensemble, avec qui qu'on s'est cogné, et flanqué des trépignées comme nous...ça ne s'oublie pas ça...

ANDRÉ, riant.

Non, même que j'ai encore là une dent que tu m'as cassée.

MATHIEU.

Vrai?... tu l'as encore?... ce bon André, c'est-il gentil de ta

part de la garder en souvenir de not' amitié, quand tu pouvais, avec ta fortune, t'en donner une plus belle... et même deux... de c'te façon-là, vois-tu, tu seras sûr du mari que tu choisiras à ta nièce.

ANDRÉ.

Comment? tu y penses encore, à présent qu'elle est dans un pensionnat?

MATHIEU.

De quoi? un pensionnat?... est-ce que ta femme n'y a pas été tout comme elle? et toi, est-ce que t'étais pas tout comme moi?

ANDRÉ.

Oui, mais...

MATHIEU.

Tu m'as promis de parler en temps et lieu à c'te jeunesse.

ANDRÉ.

Sans doute.

MATHIEU.

Eh bien! les temps et lieu sont arrivés.

ANDRÉ.

C'est bon; j'en causerai avec ma femme.

MATHIEU.

Ta femme... ta femme n'a rien à voir là-dedans... Louise est ta nièce, à toi, c'est de ton côté...

ANDRÉ.

Bien sûr; mais...

MATHIEU.

André, t'as donné ta parole; es-tu un honnête homme, oui-z-ou non? es-tu le maître chez toi, non-z-ou oui?

ANDRÉ.

Certainement, mais...

MATHIEU.

Mais, mais... si tu l'es, prouve-le une bonne fois, montre ta dignité d'homme, et ne caponne pas.

ANDRÉ, se levant.

Caponner, moi?

MATHIEU.

Oui, et je ne te cacherai pas que moi, ton ami, quand on m'a dit ça tantôt à la halle, ça m'a humilié.

ANDRÉ.

Ça, quoi?

MATHIEU, se levant.

Sais-tu ce qui t'arrivera?

ANDRÉ.

Non; quoi? voyons... parle donc clairement à la fin!

MATHIEU.

Eh bien, ta femme s'ingérera tant et si bien, petit à petit, dans toutes tes affaires, que tu n'y verras plus que du brouillard.

ANDRÉ.

Allons donc!

MATHIEU.

Oui, elle ira, viendra, et cœtera, sans te consulter,

ANDRÉ.

Par exemple! je voudrais bien voir.

MATHIEU.

Où est-elle, à présent?

ANDRÉ.

Est-ce que je sais.

MATHIEU.

Ah! tu vois!

ANDRÉ.

Quoi? je vois, quoi?

MATHIEU.

Tu as dit : je voudrais bien voir.

ANDRÉ.

Eh ben?

MATHIEU.

Eh ben, tu vois.

ANDRÉ.

Eh! tu m'ennuies, à la fin.

MATHIEU.

Eh! là, là, ne nous fâchons pas... après tout, qu'est-ce que ça me fait, à moi, qu'on dise que tu n'es qu'un zéro en chiffre dans ton ménage.

ANDRÉ.

Hein? un zéro!

MATHIEU.

Et qu'on t'appelle le mari de madame André.

ANDRÉ.

Ça n'est pas vrai.

MATHIEU.

Tu n'es pas le mari de ta fem...

ANDRÉ.

Eh! si fait!

MATHIEU.

Ce que je t'en dis, moi, c'est par amitié, et du moment qu'on se trompe et que tu commandes ici...

ANDRÉ.

Certainement, je commande quand je veux, et quand je ne veux pas, je ne comm... mais voilà ce que c'est : parce que je ne crie pas, parce que je ne fais pas de bruit, tous ces imbéciles-là s'imaginent...

MATHIEU.

Pas moi... c'est les autres, c'est tout le monde... Ah! ça, tu ne m'en veux pas, hein?

ANDRÉ.

Eh! non... mais on a beau être bon enfant, et sans gloriole... quand on se voit traiter de zéro...

MATHIEU.

En chiffre... bah! faut laisser dire. (Bruit de voiture.)

ANDRÉ, qui a couru regarder.

C'est Emma qui rentre.

MATHIEU.

Ta femme s'appelle Emma? Excusez! Eh bien! puis que tu veux lui parler, parles-y, là... en déjeunant tous les trois.

ANDRÉ.

Hein?... en déjeunant?...

MATHIEU, voyant André embarrassé.

Quoi? qu'est-ce qu'il y a encore?

ANDRÉ.

C'est qu'ici, vois-tu, on n'aurait pas ses coudées franches, tandis qu'en face, il y a un petit endroit...

MATHIEU.

Comme à *la Grappe-d'Or*, à Livarot, tu sais...

ANDRÉ.

Eh bien, en route. (Montre la gauche.) Viens par ici. (Voyant entrer Emma par le fond.) Oh! diable! c'est elle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, ôtant son chapeau sans faire attention à Mathieu.

Comment! encore ici, mon ami?

ANDRÉ.

Oui je... parce que...

EMMA.

Parce que...? (Elle se retourne et voit Mathieu.) Ah! quelqu'un.

MATHIEU, d'un air dégagé.

Serviteur obéissant, mame André... ça va ben? (Il lui tend la main.)

EMMA, surprise.

Monsieur...

MATHIEU.

Mathieu... Mathieu Begin, de Livarot, Calvados.

EMMA, à part.

Cet homme ici!

MATHIEU, à part.

Bigre oui, que ça m'irait bien aussi, une petite femme de ce numéro là!

EMMA, à André.

Mais enfin, que désire monsieur Mathieu?

ANDRÉ.

Au fait, oui, dis-nous ce que tu désires.

MATHIEU.

V'là ce que c'est, mame André, sans vous commander, en trois mots comme en cent, le cousin et moi... j'sommes une paire d'amis. (Toussant.) Hein... pour lors, étant de vrais amis, et vous, étant la femme de mon ami, on peut causer d'ami-

tié, là, sans façons... pas vrai?... eh ! eh ! eh ! (Elle le regarde froidement, il s'arrête déconcerté.) Hein ?... (A part.) C'est vrai, dà, qu'elle n'a pas l'air trop commode.

EMMA.

Enfin, monsieur?...

MATHIEU.

Enfin si bien.... que... hem !... pour calfeutrer encore mieux c'te amitié là, André, que voici, a une idée.

ANDRÉ.

C'est-à-dire, c'est toi...

MATHIEU.

Moi d'abord, toi après...

ANDRÉ.

Permets donc...

MATHIEU.

Eh ben, oui, nous avons eu une idée... à nous deux, là...

EMMA.

Et cette idée ?...

MATHIEU.

Ah ! voilà. (A André.) Mais parle donc, toi.

ANDRÉ.

Puisque tu parles.

MATHIEU.

C'est égal, parle tout de même.

ANDRÉ, à Emma.

Eh bien, chère amie, voilà ce que c'est. Hem ! Mathieu, dans le temps... il y a de ça...

MATHIEU.

Oui, ça n'est pas de tout à l'heure.

EMMA, à Mathieu sèchement.

Pardon, monsieur.

MATHIEU, vexé.

Ah ! (A part.) Cré...

EMMA.

Continuez, mon ami.

ANDRÉ hésite, Mathieu lui touche les jambes avec son bâton par derrière Emma.

MATHIEU.

Continue donc...

ANDRÉ.

Eh bien, oui... Mathieu m'avait touché quelques mots de la chose, et alors il venait me rappeler ça.

EMMA.

Mais quoi donc ?

MATHIEU.

Eh ben, ce qu'il m'a dit; dis donc ce que tu m'as dit.

ANDRÉ.

Je lui ai dit que quant à moi... mais que si, de ton côté...

MATHIEU.

S'agit pas de ça... s'agit...

ANDRÉ.

Pardon, je t'ai dit...

MATHIEU.

Du tout, tu m'as dit...

ANDRÉ.

Mais non.

MATHIEU.

Mais si...

ANDRÉ.

Ah ! si tu ne veux pas m'écouter! (Tirant sa montre.) Tiens, j'ai affaire, je suis en retard...

MATHIEU.

Hein ?... quoi ?... tu me laisses ?...

ANDRÉ.

J'ai dit mon opinion... après ça, dam, arrangez-vous tous les deux.

MATHIEU, voulant le retenir.

André !

ANDRÉ, bas.

Je t'attends là bas. (Haut.) Causez, causez... au plaisir. (Il sort.)

SCÈNE XII.

EMMA, MATHIEU.

MATHIEU, haussant les épaules, à part.

Il file ! mais prends donc une quenouille, capon, ça sera plutôt fait.

EMMA.

Enfin monsieur Mathieu, puis-je savoir quelle est cette brillante idée ?

MATHIEU.

Il ne vous l'a pas dit ?

EMMA.

Ni vous non plus.

MATHIEU.

Tiens, c'est vrai ; après ça la chose est simple comme bonjour... vous avez trop de ça, mame André... (Montrant sa tête) pour ne pas comprendre que mams'elle Louise étant en âge de se marier, et moi, de même...

EMMA.

Ah ! ah !

MATHIEU.

C'est visible ça... pour lors, André étant l'oncle de sa nièce..

EMMA.

C'est visible... Prenez donc la peine de vous asseoir.

MATHIEU.

Merci, nous parlons debout chez nous...

EMMA, s'asseyant.

Je vous en prie.

MATHIEU.

C'est pour vous obéir. (A part.) Oh là, là, là, là... des manières!... (Il s'assied).

EMMA.

Ainsi, monsieur Mathieu, si j'ai bien compris, c'est la main de Louise que vous sollicitez ?

MATHIEU.

La main, c'est ça; vous avez mis le doigt dessus.

EMMA.

Assurément, vous avez trop de... de ça, monsieur Mathieu, pour ne pas comprendre que nous voulons avant tout le bonheur de notre nièce.

MATHIEU.

Notre?...

EMMA.

Notre nièce... Vous avez l'ouïe un peu dure, monsieur Mathieu, vous faites répéter.

MATHIEU.

Bon! passons... Pour ce qu'est de son bonheur, eh ben... elle m'aura...

EMMA.

C'est beaucoup. Cependant si, par hasard... remarquez bien que je dis par hasard... si vous alliez ne pas lui convenir ?...

MATHIEU, riant d'un gros rire.

Oh! oh! oh!... pas ça à craindre... je suis très-aimable avec les femmes, moi, sans que ça paraisse...

EMMA.

Oui,... vous cachez votre jeu.

MATHIEU.

Et généreux, et brave, et tout... Vous n'avez qu'à prendre des informations au pays... Un jour, tenez, dans lacampagne, que l'enfant à Jean Thomas était poursuivi par un animal furieux. J'étais là, moi, j'nen fais ni une ni deux, je...

EMMA.

Vous montez sur un arbre, pendant qu'André faisait face au danger...

MATHIEU.

Ah!... il vous a dit ça? queu vantard! C'est égal, j'ai sauvé l'enfant.

EMMA.

C'est-à-dire que vous vous êtes sauvé avec lui.

MATHIEU.

Je me suis ensauvé... c'est possible... Mais une autre fois, quand le fils à Jean Louis a tombé à la milice, c'est moi qui l'ai tiré de là en lui portant cinq cents bons écus...

EMMA.

Qu'André vous avait remis.

MATHIEU.

Qu'André m'avait... il vous a encore dit ça? (A part.) Mais quelle jacasse qu' c't'André!

EMMA.

Du reste, monsieur Mathieu, je dois vous dire que Louise n'est plus la petite villageoise qui vous plaisait autrefois; ses manières, son langage, ses habitudes, tout est changé...

MATHIEU.

Oh ! ça m'est ben égal, pouvu que...

EMMA.

Pourvu que la dot ne le soit pas.

MATHIEU, se mordant les lèvres.

Oh ! (A part.) Mais c'est un hérisson, que cette petite femme là! (Haut.) Ah!... mam'André vous pourriez supposer que l'intérêt...

EMMA.

Moi, supposer... fi donc!... je sais trop bien à quoi m'en tenir... J'ai lu une certaine lettre de vous, adressée à votre ami André, il y a un peu plus de deux ans...

MATHIEU, à part.

Aïe !

EMMA.

Et j'ai apprécié à travers votre orthographe, ce qui était difficile...

ANDRÉ.

Oh! l'orthographe... Vous savez, chacun a le sien... on est libre, n'est-ce pas ?

EMMA.

J'ai apprécié les généreux conseils que vous lui donniez pour l'empêcher de faire la folie.. Etait-ce la folie ?... non... la sottise, d'épouser une demoiselle sans sou ni maille.

MATHIEU, à part.

V'là le bouquet ! (Haut.) Ah ! André vous a montré ?... Dieu! que c'est peu délicat! (S'animant.) Au surplusse, s'agit pas de m'ame Emma, mais de mam'selle Louise... André est l'oncle, il est le mari, il est le maître, cré...

EMMA, se levant.

Pardon, monsieur Mathieu, vous êtes chez moi...

MATHIEU.

Possible !... A Paris, on est toujours chez madame !... ça n'empêche pas que quand monsieur a donné sa parole...

EMMA.

On n'a plus besoin de la mienne n'est-ce pas? En ce cas là je vous la refuse...

MATHIEU, se levant.

Ah ! à cause ?...

EMMA.

J'aime ma nièce.

MATHIEU.

Et moi donc ?

EMMA.

Vous aimez sa dot.

MATHIEU.

J'aime sa dot aussi. (En colère.) Ah ben !... ce serait gentil qu'André souffrisse qu'on ferait un pareil affront à un ami !... S'il en était capable, voyez-vous, je ne remettrais jamais les pieds ici.

EMMA.

Ce serait fâcheux pour nous sans doute, monsieur Mathieu.

MATHIEU.

Fâcheux ! fâcheux ! dites tout de suite que vous en seriez bien aise.

EMMA, souriant.

Ah ! ces choses là ne se disent pas... mais...

MATHIEU.

Mais on les pense, pas vrai ?

EMMA, saluant.

Ah ! qu'on a bien raison, monsieur Mathieu, de vanter votre perspicacité !

MATHIEU.

Perspiscas... qu'est-ce que c'est que ça?

EMMA, lui riant au nez.

Ah! ah ! ah !

MATHIEU.

Apprenez que je n'ai pas plus de perspiscace... que vous... Je suis un honnête homme, moi!... (A part.) V'là qu'elle m'injurie à c't'heure? (Amédée entre.)

EMMA.

Pardon, monsieur Mathieu; vous n'avez peut-être que bien peu de moments à passer à Paris, et je me reprocherais d'en abuser à mon profit.

MATHIEU, à part.

Je crois que ça veut dire qu'elle me flanque à la porte.

EMMA, faisant la revérence.

Monsieur Mathieu... je vous salue.

MATHIEU.

Serviteur, m'ame André... (A part en s'en allant.) Ah! tu me refuses ta nièce !... minute... je vas déjeûner... ça porte conseil... (Haut à Emma qui le suit des yeux.) Oh !... ne vous dérangez pas... serviteur obéissant, m'ame André... mais je vous dis pas adieu... (A part en sortant et enfonçant son chapeau.) Nous nous revoirons, m'ame André.

SCÈNE XIII.

EMMA, AMÉDÉE.

EMMA, riant.

Ah ! ah ! ah ! monsieur Amédée, avez-vous bien regardé l'homme qui sort d'ici ?

AMÉDÉE.

Ce paysan ?

EMMA.

A sa tournure, vous n'avez pas deviné un rival ?...

AMÉDÉE.

Un rival, lui !

EMMA.

Il vient de me faire sa demande... que dis-je ?... sa sommation peu respectueuse... au nom de mon mari.

AMÉDÉE.

Ah ! mon Dieu !

EMMA.

Rassurez-vous... j'espère que Louise vous donnera la préférence.

AMÉDÉE.

Ah ! Madame, comment vous remercier de l'intérêt que vous daigniez prendre...

EMMA, *reprenant le ton sérieux.*

N'êtes-vous pas le frère de cette chère Eugénie, ma meilleure amie du pensionnat ? Votre bonheur, s'il faut vous le dire, fait partie du plan que je me suis proposé.

AMÉDÉE.

Un plan ?...

EMMA.

André est de ces hommes qui, pour leur bonheur même, demandent à être un peu dirigés... Eh bien ! me suis-je dit, s'il lui faut un guide, que ce soit du moins sa propre femme... elle n'aura en vue que son bien être, ses intérêts, et en effet, grâce à nos efforts, les voilà, je crois, hors d'atteinte.

AMÉDÉE.

Ainsi j'ai bien deviné, Madame, ce domaine que vous voulez acquérir...

EMMA, *avec un peu d'émotion.*

C'est celui où il est né... où il a vu mourir son père... c'est cette même terre enrichie autrefois par ses travaux ; car la vraie supériorité d'André est là, loin de la ville, et ce bien, ce bonheur, ce rêve... je vais le lui rendre, quand il croit l'avoir perdu pour toujours. Qu'elle surprise pour lui ! quel jour de fête ! de votre côté, vous qui êtes sans fortune vous ferez pour Louise ce que j'ai fait pour André ; cette maison qu'il lui serait pénible de céder à un étranger, vous la garderez comme son associé, et quelque jour, nous penserons aussi à marier votre sœur. Voilà mon plan, qu'en dites-vous ?

AMÉDÉE.

Ah ! Madame, puisse-t-il se réaliser !

EMMA.

Nous sommes en bon chemin ; j'ai vu les frères Gallois, les fonds qu'ils nous doivent sont tout prêts ; courez les prendre, joignez-y la réserve que nous avons en caisse, et allez terminer chez le notaire.

AMÉDÉE.

Pourvu qu'il soit encore temps !

EMMA.

Comment ?

AMÉDÉE.

Nous sommes menacés d'une concurrence.

EMMA.

Se peut-il ? qui vous a dit cela ?

AMÉDÉE.

Le notaire... il y a une heure.

EMMA.

Expliquez-vous.

AMÉDÉE.

Une compagnie puissante a pris l'avance sur nous, et son agent doit conclure aujourd'hui même.

EMMA.

Aujourd'hui ? ah ! mon Dieu !... et savez-vous le nom de cet agent ?

AMÉDÉE.

Ah ! madame, c'est ce faiseur d'affaires que nous avons tant de fois consigné, ce spéculateur qui achète en bloc pour revendre par lots, à cinquante pour cent de bénéfice.

EMMA.

M. Rabinel ! je me défiais de lui... pas assez pourtant... j'aurais dû le voir, au lieu de l'écarter... mais il n'y a pas un instant à perdre... il faut à tout prix le devancer... allez vite ; faites de point en point tout ce que je vous ai recommandé, et revenez m'avertir du résultat.

AMÉDÉE.

Fiez-vous à moi, Madame. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

EMMA, puis JULIE.

EMMA.

O Dieu ! si près du but... échouer peut-être... ce Rabinel est ce qu'on appelle en affaires, un retors... un faiseur... Mais que voulait-il donc à ce pauvre André ?

JULIE, entrant.

Madame...

EMMA.

Qu'est-ce que c'est ?

JULIE.

Une lettre de la part de M. de Brévannes.

EMMA.

De lui ?... ah oui, cette affaire dont il m'a parlé (Elle prend la lettre. Julie sort.) le moment est bien choisi ! un recouvrement, je crois... (Ouvrant la lettre.) mais je ne vois pas les effets qu'il m'a annoncés. (Lisant.) « Madame, quand je voudrais me taire, « ne m'auriez-vous pas deviné ?... m'est-il encore possible de

« cacher des sentiments qui font partie de mon existence? la « flamme de mes regards... » (S'interrompant.) Quel langage!... comment?... il ose m'avouer!... oui, vraiment, une déclaration passionnée... (Souriant avec un léger mouvement d'épaules.) comme si j'avais le temps... (Elle va pour replier la lettre et s'arrête.) le nom de mon mari!... que dit-il donc d'André... (Lisant.) « Il est impossible que tôt ou tard les procédés de votre mari « ne se ressentent pas de sa première éducation, et alors vous « apprécierez peut-être le respectueux dévoûment... » (S'interrompant.) des calomnies à présent! comme si André!... mais je l'entends.

SCÈNE XV.

EMMA, ANDRÉ.

ANDRÉ, il a le teint très animé.

Oui, Mathieu a raison et les autres amis aussi, il faut que ça finisse... ce petit champagne m'a donné de la résolution... et ça finira... je dois reprendre mon rang d'homme... et carrément... (Il s'assied, avec force.) Hum!...

EMMA.

Ah! vous voilà, mon ami, avez-vous vu votre nièce?...

ANDRÉ, se donnant de l'aplomb.

Je l'ai vue si j'ai voulu, et je ne l'ai pas vue si je n'ai pas voulu.

EMMA, étonnée, le regardant.

Plait-il?... eh! mais je ne me trompe pas... ce regard troublé...

ANDRÉ.

Comment? quoi? parlez.

EMMA.

Vous avez vu votre ami Mathieu?

ANDRÉ.

Je l'ai revu, si j'ai voulu, et je ne l'ai pas revu, si...

EMMA.

Si vous n'avez pas voulu.

ANDRÉ.

Voilà... et ceux qui disent ou qui pensent que je suis un zéro en chiffre...

EMMA.

Qui a dit cela mon ami?

ANDRÉ.

Eh parbleu!... ce tas d'imbécilles qui m'appelent le mari de madame André... et qui ricanent de me voir marcher à la lisière... (Se levant et frappant du poing sur la table.) Morbleu! pas besoin de lisière... moi.

EMMA.

André!

ANDRÉ.

C'est bien, vous êtes une bonne femme, et je ne veux pas vous faire de la peine, mais voyez-vous, c'est ma dignité d'homme qui est en jeu, et qui offense un ami m'offense.

EMMA.

Là, là, ne vous fâchez pas.

ANDRÉ.

Je me fâcherai... si je veux...

EMMA, avec douceur.

On fera meilleure mine à votre ami, et pourvu qu'il renonce à ses prétentions sur Louise...

ANDRÉ.

Il suffit, j'ai promis.

EMMA.

Permettez...

ANDRÉ.

Ce qui est dit est dit.

EMMA.

Mais...

ANDRÉ.

Ma nièce est ma nièce; qu'est-ce qui conteste?

EMMA.

Personne, mon ami, personne.

ANDRÉ.

A la bonne heure! dès lors, j'entends et j'ordonne que Mathieu se réintègre dans cette maison.

EMMA.

Soit! mon ami, il reviendra! calmez-vous?

ANDRÉ.

Et en même temps, vous direz au chef de se distinguer, parce que j'ai du monde à dîner...

EMMA.

Ah!

ANDRÉ.

Et d'abord, un autre ami que j'ai rencontré près d'ici... monsieur de Brévannes.

EMMA.

Monsieur de Brévannes?

ANDRÉ.

Oui, monsieur de Brévannes, encore un qui n'a pas le bonheur de vous plaire... (Mouvement d'Emma.) A preuve que ce matin, quand j'ai voulu l'inviter, vous vous êtes opposée...

EMMA.

J'avais peut-être des raisons.

ANDRÉ.

C'est comme pour ce pauvre Rabinel.

EMMA.

Rabinel!

ANDRÉ.

On m'a dit en bas qu'il était venu cinq ou six fois, et que vous étiez permis de l'intercepter... Est-ce vrai ça...

EMMA.

Mon ami, j'avais aussi mes raisons.

ANDRÉ.

Quelles raisons?...

EMMA.

Tenez, vous n'êtes pas bien disposé pour les entendre... dans un autre moment, je vous dirai tout.

ANDRÉ.

Non, tout de suite, s'il vous plaît, tout de suite, j'en ai assez de vos mystères et de vos cachotteries, parlez, madame, voyons, de quoi s'agit-il?

EMMA.

Eh! mon Dieu! il s'agit d'affaires... ainsi...

ANDRÉ.

D'affaires?... ah! ça mais, je suis le chef de la maison, à ce qu'il me semble; cette affaire là, c'est mon affaire; je veux connaître toutes mes affaires; allons, madame, rendez-moi compte; me voilà à mon bureau. (Il s'installe.) Car c'est mon bureau, je veux tout savoir, tout voir, tout gérer par moi-même... ou sinon.

EMMA.

Il suffit... désormais on vous obéira.

ANDRÉ.

C'est heureux!

EMMA, à part.

Ah! monsieur André! (Haut.) Vous voulez commander, diriger et disposer de tout à votre guise?

ANDRÉ.

Je le veux, l'entends et le prétends.

EMMA.

Eh bien! pour commencer, tenez, voici les livres de caisse, les registres, la correspondance, les derniers inventaires, les états de crédit et d'escompte.

ANDRÉ.

Bien!...

EMMA, mettant les registres sur le bureau à mesure qu'elle les indique.

Les carnets, l'inscription d'ordre, l'agenda, la main courante, le brouillard...

ANDRÉ.

Le brouillard... très-bien...

EMMA.

Et de plus, les clés de ce bureau... celles du portefeuille, du cartonnier, de la grande et de la petite caisse..... (Montrant un trousseau.) Celles de la bibliothèque, de la caisse d'argenterie, celles des armoires et secrétaires, de la serre, du caveau, de la chambre verte, des trois bureaux, etc., etc. Vous pouvez les compter, il y en a soixante-quinze.

ANDRÉ, prenant les clés.

Soixante-quinze!

EMMA, lui présentant des papiers.

Vous aurez aussi à terminer nos comptes avec les maisons Obarnoff et Varansky, d'Odessa, nos opérations avec Londres,

Bordeaux et Hambourg, et notre correspondance avec New-York, Baltimore et Riga.

ANDRÉ.

Riga, aussi!

EMMA, de même.

Stockolm, Copenhague, Cadix... je crois que c'est tout...

ANDRÉ.

Merci : pour le moment, on ne vous en demande pas davantage.

EMMA.

Alors je n'ai plus à m'occuper que de ma toilette, à moins que vous ne veuilliez aussi...

ANDRÉ.

Non, non, l'article chiffons, ça regarde les femmes... faites vous belle, ma chère amie...

EMMA.

Pour plaire à monsieur Mathieu ?

ANDRÉ.

Et aux autres aussi.

EMMA.

Puisque vous l'exigez, je tâcherai. (Lui tendant la main.) Vous ne m'en voulez plus, mon ami ?

ANDRÉ.

Du moment que vous reconnaissez que je suis le maître...

EMMA.

Alors embrassez-moi. (Il l'embrasse.) Me voilà libre! plus de soucis, plus d'embarras. Ah! ces lettres, n'oubliez pas qu'il y en a plusieurs pour le courrier de ce soir.

ANDRÉ.

Plusieurs?... pour Riga aussi?..

EMMA.

Le moindre retard serait préjudiciable.

ANDRÉ.

C'est bon, suffit, je verrai, je déciderai.

EMMA.

Et moi, Dieu merci! je ne suis plus responsable... que de ma toilette... Ce que c'est que de s'entendre!... à tantôt mon ami, après les affaires.

SCÈNE XVI.

ANDRÉ, puis MATHIEU.

ANDRÉ, seul, entouré de livres et de papiers.

Ouf! c'est fini! Eh bien! elle a pris la chose assez gentiment!... Je croyais que ça serait plus difficile que ça... là voyons. (Prenant les registres et les papiers.) Au plus pressé d'abord... nous disons..... la maison Orbanoff... (Il cherche.) d'Odessa... où ça est-il?... où diantre a-t-elle fourré la maison Orbanoff?... et Riga aussi?... impossible de s'y retrouver. (Appelant.) Amédée! Amédée.

MATHIEU, entrant par le fond, et lui tapant sur l'épaule.

Eh bien ! mon vieux !

ANDRÉ.

Hein ? (Les papiers lui échappent des mains.) Ah ! bon ! merci.

MATHIEU.

Qu'est-ce que tu fais donc là ?...

ANDRÉ, ramassant les papiers.

Eh parbleu ! tu vois bien... je travaille.

MATHIEU.

Ah ! tu travailles comme ça, toi ? veux-tu que je t'aide ?

ANDRÉ.

Eh non, tu brouillerais tout... Reconnaissez-vous donc dans tout ça, maintenant !

MATHIEU, à demi-voix.

Dis donc... et la bourgeoise... comment que ça s'est passé avec elle ?

ANDRÉ, toujours occupé de ses papiers.

Très-bien, mon cher, très-bien.

MATHIEU.

Pour lors, je reste ?

ANDRÉ, de même.

Puisque je te l'avais dit... (Cherchant.) Et Baltimore, dis donc, où prends-tu Baltimore ?

MATHIEU, cherchant de tous côtés.

Baltimore ?

ANDRÉ.

Oui.

MATHIEU.

Ah !.. un pays ! C'est-y dans le Calvados ?

ANDRÉ.

Eh non !

MATHIEU.

Alors... connais pas.

ANDRÉ, appelant.

Amédée !

MATHIEU.

Dis donc, et la grande affaire ? le mariage ?

ANDRÉ.

C'est arrangé.

MATHIEU.

Ah ! bah !

ANDRÉ.

Puisque je te l'avais dit !

MATHIEU.

Alors, t'es donc le monarque ici, décidément ?...

ANDRÉ.

Puisque je corresponds avec Riga.

MATHIEU.

Riga ?

ANDRÉ.

Oui.

MATHIEU.

Connais pas...

ANDRÉ, arrangeant les papiers.

Ignorant!... Tiens, vois, que de choses! il s'agit d'abord d'Odessa.

MATHIEU, enlevant des registres.

Attends, attends.

ANDRÉ.

Quoi? qu'est-ce que tu fais?

MATHIEU.

Tu me dis d'ôter ça...

ANDRÉ, criant.

D'Odessa! Voyons, veux-tu bien laisser tout ça! (Mathieu laisse tout tomber.) Ah! bon! bien! patapouf!

MATHIEU.

Attends... (Il ramasse les registres; en les remettant sur le bureau, il renverse l'écritoire sur des papiers.)

ANDRÉ.

Ah! sacristi!... (Montrant les papiers couverts d'encre.) En voilà de l'ouvrage! en voilà de la correspondance!

MATHIEU.

C'est vrai que le pâté est gentil... mais en essuyant... (Il étale l'encre davantage.)

ANDRÉ, le repoussant.

Eh! morbleu! tiens-toi donc tranquille. (Regardant.) Juste! les connaissements, les factures... Je ne peux plus les envoyer comme ça.

MATHIEU.

Nous en ferons d'autres... je vas te donner un coup de main.

ANDRÉ.

Chut! écoute... qu'est-ce qui sonne là? cinq heures... c'est fini, le bureau est fermé.

MATHIEU.

Fermé?

ANDRÉ.

C'est la règle de la maison, au coup de cinq heures tout est dit, les commis s'en vont, bonsoir aux affaires, et sous aucun prétexte... (Mathieu veut ranger.) Ne touche donc pas... le bon ordre, l'exactitude, je ne connais que ça; le reste à demain, c'est-à-dire à lundi.

MATHIEU.

Oui, nous continuerons lundi.

ANDRÉ.

Aussi bien mes invités vont venir.

MATHIEU.

T'as de la société? mazette! et ma tenue? attends que je me bichonne un peu... (Il va à la glace, rajuste son col de chemise, verse dans ses mains le fond du verre d'eau-de-vie, et s'en frotte les cheveux.)

ANDRÉ.

Eh ! voici déjà ce cher Rabinel.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RABINEL, puis EDGARD.

RABINEL.

Ah ! je vous tiens enfin, mon cher André ! avec quelle joie j'ai reçu votre honorée lettre ! nous allons donc causer de ma grande affaire...

ANDRÉ.

Bon ! tantôt, après dîner...

RABINEL.

Oh ! diable, non ! avant, s'il vous plaît ; je n'ai pas un moment à perdre... voilà quatre jours que je cours après vous... et je ne vous lâche plus... ce brave André ! il y a longtemps que je me dis : il faut que je lui fasse gagner de l'argent.

ANDRÉ.

A moi ?

RABINEL, lui frappant sur l'épaule.

Eh ! oui, parbleu ! notre compagnie a mis la main sur une opération magnifique... une grande propriété à démolir, à déchiqueter... les morceaux en seront bons, je vous en réponds... on nous attends chez le notaire, à six heures... mais au dernier moment, il reste encore à prendre une soixantaine de mille francs... j'ai parlé pour vous, c'est arrangé, je vous ai ménagé cette affaire là.

ANDRÉ.

Je vous vois venir... Vous voulez m'emprunter soixante mille francs?

RABINEL.

Une affaire d'or pour vous ! les intérêts, l'escompte, et une part dans les bénéfices !

ANDRÉ.

C'est possible, mais...

RABINEL, lui montrant des papiers.

Toutes les garanties imaginables... les meilleures signatures !...

ANDRÉ

Je n'en doute pas, mais...

RABINEL.

Mais quoi ? qu'est-ce que c'est ? Est-ce que par hasard madame André vous aurait prévenu contre moi ?

ANDRÉ.

Madame André ?

RABINEL.

Je reconnais là sa tactique ordinaire... elle vous aura défendu de...

ANDRÉ.

Halte là, s'il vous plaît, madame André ne défend rien,

madame André n'a rien à défendre ni à permettre... N'est-ce pas, Mathieu ?

MATHIEU, quittant la glace.

Il n'y a pus de madame André, g'nien a pus !

RABINEL.

Comment ?

ANDRÉ.

Vu que monsieur André est le seul et unique chef de la maison André!.. sans compagnie. N'est-ce pas, Mathieu ?

MATHIEU.

Sans compagnie... excepté la mienne.

RABINEL.

A la bonne heure !... cependant...

ANDRÉ.

Il n'y a pas de cependant...

MATHIEU.

Il n'y en a pas!

ANDRÉ.

Et si ça me convient, à moi, votre opération... et si j'ai confiance, moi, et si je la trouve suffisante, satisfaisante et excellente !

RABINEL.

Bien !

ANDRÉ.

Et si je veux terminer tout de suite !...

RABINEL.

A merveille ! ainsi donc...

EDGARD entrant, à André.

Eh bonjour, cher!

ANDRÉ à Edgard.

Arrivez donc, cher ! (Lui serrant la main.) Encore un véritable ami !...

MATHIEU.

Tous les amis... là !... les quatre z'amis !

ANDRÉ.

Nous voilà en force à présent, et si ma femme reprenait quelque velléité d'opposition, nous saurions, morbleu, lui tenir tête.

MATHIEU.

Ce n'est pas trop de quatre pour ça... Méfions-nous... la v'là.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, EMMA en toilette.

EMMA, saluant.

Messieurs... (A Rabinel.) Ah ! monsieur Rabinel, enchantée de vous recevoir... croyez que j'eusse devancé l'invitation de mon mari, si je n'avais crains de lui dérober un plaisir.

RABINEL.

Madame... (A André.) Mais elle a l'air fort aimable.

EDGARD, s'avançant.

Madame, invité à l'improviste par M. André...

EMMA, gracieusement.

Je l'en remercie, Monsieur, il ne pouvait rien faire qui me ut plus agréable.

EDGARD.

Madame... (A part.) Serait-ce une réponse à ma lettre?

ANDRÉ, à part.

La voilà au pas.

EMMA.

Et ce cher monsieur Mathieu, où est-il donc?

MATHIEU.

Par ici, m'ame André, à gauche.

EMMA à Mathieu.

Ah! que je suis aise de vous revoir, pour vous exprimer tous mes regrets de ce qui s'est passé!

MATHIEU.

Ah bah!

ANDRÉ, à part.

Elle est matée.

EMMA à Edgard, en lui présentant Mathieu.

Monsieur Mathieu Bégin, du Calvados... (A Mathieu en lui présentant Edgard.) Monsieur le baron Edgard de Brévannes.

MATHIEU, abasourdi.

Hein? de quoi? fait' excuse, baron, couvrez vous donc... (Il fait met son chapeau sur sa tête.)

ANDRÉ, l'arrêtant.

Veux-tu bien... (Il lui arrache son chapeau; à Emma, avec un ton d'importance.) Ma chère amie, je suis content de vous... Apprenez ce que j'ai résolu : voici mon ami Rabinel qui a besoin d'un emprunt pour une affaire majeure... une affaire urgente... que vous n'avez pas besoin de connaître... et je suis prêt à lui fournir les fonds nécessaires; vous entendez?

EMMA.

Très-bien, mon ami, tout ce que vous faites est pour le mieux, et je n'ai rien à voir dans vos résolutions.

ANDRÉ.

Parfait! (A Rabinel) Vous voyez? (Appelant.) Amédée.

EMMA.

Je crois qu'il est sorti, mon ami.

RABINEL à André.

Ne dérangez personne, un mot seulement à votre caissier... bon pour soixante mille francs.

MATHIEU, à part.

Soixante mille francs! excusez du peu!... quel accroc à son avoir!

ANDRÉ qui a écrit, à Rabinel.

Tenez.

RABINEL, prenant le papier.

Merci. (Il sort par la porte qui conduit au bureau.)

EMMA, à Edgard et à Mathieu.

Mais asseyez-vous donc, messieurs. (Edgard s'assied auprès d'elle. Mathieu débarrasse quelques chaises, des registres et des papiers qui les couvraient, André l'aide.)

EMMA, à Edgard.

Vous le voyez, monsieur de Brévannes, je ne me mêle plus du tout de ces malheureuses affaires qui vous causaient tant d'impatience ce matin... Dieu merci, me voilà redevenue femme du monde, et libre d'écouter toutes les aimables choses que vous aviez à me dire... (Avec coquetterie) car votre effet de commerce n'était qu'un prétexte, je l'ai bien vu.....

EDGARD regardant avec inquiétude du côté d'André qui prête l'oreille.

Hem... Hem...

MATHIEU, à André.

Retourne toi donc un peu... toi...; tu verras de quoi qu'y retourne.

EMMA.

C'est très-ingénieux, on négocie sa galanterie.

ANDRÉ, s'avançant.

Plait-il?

EMMA.

Rien, mon ami, ne faites pas attention, je vous prie, nous ne nous occupons pas d'affaires.

ANDRÉ.

Justement, il me semble alors que...

EMMA.

Il me semble alors que cela ne vous regarde en aucune façon...

ANDRÉ.

Comment? ça ne me regarde pas! mais...

MATHIEU.

Puisqu'on te dis que ça n'te regarde pas!

EMMA, à Edgard.

Pardon, monsieur Edgard, vous disiez que...

EDGARD, décontenancé.

Hem! Hem!

RABINEL, rentrant.

C'est incroyable! Comment? la signature même du patron!

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est?

RABINEL.

Eh! parbleu, je reviens avec votre chiffon de papier; p e! fonds dans la caisse!

ANDRÉ.

Pas de fonds?

MATHIEU.

La caisse n'a pas de fonds?

RABINEL.

Pas un centime !

MATHIEU.

Pristi ! c'est peu !

ANDRÉ.

Allons donc ! pas possible ! qui est-ce qui aurait disposé de...

RABINEL.

Monsieur Amédée, parbleu, sur l'ordre de madame.

ANDRÉ.

Madame ? Comment ? elle se serait permis !... (A Emma.) Et de quel droit, s'il vous plait ?....

EMMA.

De quel droit, mon ami ? Mais vous savez bien que ce matin encore, c'était moi qui avais la raison sociale.

ANDRÉ, s'animant.

La raison !... la raison !... y a-t-il la moindre raison à ça ? Voyons, expliquez-nous, je vous prie...

EMMA, prenant un air ému.

Y pensez-vous, mon ami ? est-ce bien le moment ? (Levant les yeux au ciel.) Hélas !... il sera toujours temps...

RABINEL.

Hein ?

MATHIEU, à part.

Est-ce qu'il serait ruiné par hasard ?

ANDRÉ, à part.

Ah ça, mais, je commence à trembler, moi.

EMMA, à Edgard.

Je vous demande excuse, monsieur Edgard, pour ces petits détails d'intérieur... revenons à vous ; étiez-vous hier à l'Opéra ? que pensez-vous du nouveau ballet ?

ANDRÉ, avec colère.

Il est bien question d'opéra et de ballets ! la caisse, madame, la caisse ! apprenez-nous comment il se fait...

EMMA.

Mon Dieu, je ne sais plus moi, voyez vous-même ; tout à l'heure je vous ai remis mes comptes, mes écritures... vous avez tout cela entre les mains.

ANDRÉ, avec impatience.

Eh ! madame !

EMMA.

Ce n'est pas assez ? (Fouillant dans sa poche.) Tenez, mon petit carnet, quelques factures, quelques quittances, que j'ai à peine regardées.

ANDRÉ les prenant.

Donnez.

MATHIEU.

Attends ; je vas encore t'aider, part à deux (Il en prend une partie.)

RABINEL.

Ah ! nous allons savoir...

ANDRÉ, ouvrant le carnet et lisant.

1re mazourka... monsieur de Brévannes. (Il rejette le carnet) ah ! ceci. (Il prend une facture) Orges, 1re marque, 95 hectolitres. (Il en prend un autre.) Dentelles, 75 hectolitres... non... 75 centimètres...

RABINEL.

Après ?

ANDRÉ.

Rien... (Il continue à parcourir les papiers, Rabinel lit avec lui par-dessus son épaule.)

MATHIEU, lisant des factures.

Modes... (Avec mépris.) Peuh ! fleurs... peuh ! avoines : à la bonne heure ; ça me connaît...

RABINEL, allant de l'un à l'autre.

Tout cela ne nous dit pas...

EMMA, à Edgard.

On vante beaucoup la musique de ce ballet.

EDGARD.

Charmante ! il y a surtout un boléro d'un effet !...

MATHIEU, lisant.

« M'est-il possible de cacher des sentiments qui font partie « de mon existence ? »

EDGARD, à part.

Ah ! mon Dieu !

EMMA.

Qu'avez-vous ?

ANDRÉ, à Mathieu.

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi ?

RABINEL.

Eh ! ça n'a pas de rapport !... nous perdons là un temps !...

MATHIEU, continuant.

« La flamme de mes regards a trahi celle de mon cœur. »

EDGARD, se levant, à part.

Ma lettre !

ANDRÉ, à Mathieu.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MATHIEU.

Je n'en sais rien ; c'était dans les colis... (Continuant.) « Quant à ce pauvre André,.. »

ANDRÉ.

Comment ce pauvre André ? (Il lui arrache le papier.)

MATHIEU.

Drôle de quittance tout de même !

EDGARD, très-vivement pour détourner l'attention d'André.

Ah ! mon Dieu !...

ANDRÉ.

Hein ?

EDGARD.

Ah ! par exemple ! cinq heures et demie !

RABINEL.

Déjà ?

EDGARD.

Et moi qui oubliais !

TOUS.

Quoi donc ?

EDGARD, prenant son chapeau.

Pourvu qu'il soit encore temps !... Madame, mon cher monsieur André... veuillez me pardonner, mais une affaire pressée... celle dont je vous ai parlé ce matin... vous savez, un effet à escompter...

ANDRÉ.

Comment? vous nous quittez ?

EDGARD.

Désolé... excusez moi.

EMMA.

Mais vous nous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ?

EDGARD.

Comment donc ! je l'espère bien. (A part.) Elle se moque de moi... (Haut.) Au plaisir de... à l'avantage de... j'ai l'honneur... (Il sort vivement.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté EDGARD.

EMMA.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre baron ! ah ! ah ! ah !

ANDRÉ.

Vous riez, madame... et cette lettre... (Il regarde la signature.) Edgard ! c'était lui !

EMMA, riant.

Oui... une traite sans échéance... ah ! ah ! ces maris découvrent tout !

ANDRÉ, courant au fond.

Morbleu ! il a bien fait de partir !

RABINEL.

Tout cela est bel et bon... mais sur quoi puis-je compter maintenant !

ANDRÉ, revenant.

Monsieur Rabinel, vous avez ma parole.

RABINEL.

La belle avance, dans la situation !

ANDRÉ, avec colère.

Monsieur !

EMMA.

Ah ! fi ! monsieur Rabinel ! à la garantie de mon mari, j'ajoute la mienne, et au besoin, tenez, (Montrant Mathieu.) celle d'un ami bien cher, d'un excellent parent qui va épouser notre nièce, notre unique héritière...

MATHIEU, qui a pris son chapeau.

Minute, ma petite dame, minute.

ANDRÉ.

Hein? tu dis!

MATHIEU, d'un ton sententieux.

Les bons comptes font les bons amis. Il n'y a de clair que ce qui est liquide. Dis-moi quoique t'as, je te dirai quoique je suis.

ANDRÉ.

A qui en a-t-il avec ses maximes?

MATHIEU.

Suffit... Il y a des maisons qui ont plus de reluisant que de solide.

ANDRÉ.

Malheureux! est-ce qu'à présent tu refuserais?...

MATHIEU.

Refuser! ô Dieu! je demande au contraire qu'à devenir ton proche et ton héritier... Seulement, pour un héritier, encore faut-il un héritage.

ANDRÉ, en colère.

Tiens, Mathieu, si tu n'étais pas mon cousin.

RABINEL, au fond, voyant venir Amédée.

Ah! enfin, voici votre commis.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

EMMA, vivement.

Eh! bien?

AMÉDÉE, avec joie.

Eh bien, nous l'emportons, madame! voici l'acte en bonne forme.

ANDRÉ.

Un acte? quel acte? je veux voir...

EMMA; à Amédée qui hésite.

Donnez à Monsieur, puisqu'il l'ordonne.

ANDRÉ, prenant l'acte.

Certainement... (Le regardant.) Hein? Qu'est-ce que c'est? une propriété achetée en mon nom, et payée cinq cent mille francs!

MATHIEU.

Cinq cent mille francs! (Il pose son chapeau sur la table.)

ANDRÉ, continuant à lire.

Ah! mon Dieu! est-ce que je me trompe? mais non... la terre de la Roseraie!

RABINEL.

La Roseraie!

MATHIEU.

D'où qu' t' es né natif?

ANDRÉ.

Est-ce possible? ce magnifique domaine...

EMMA.

Le berceau de vos souvenirs, l'objet de tous vos rêves.....

Oh ! je vous ai deviné, mon ami, je vous ai compris à demi-mot ; et, en fidèle commis, j'ai accompli vos intentions. Me serais-je trompée.

ANDRÉ.

Oh ! non ! Mais est-ce bien vrai ? moi propriétaire de la Roseraie !

MATHIEU.

Le berceau de tes souvenirs !... bon André !

EMMA.

Il ne vous reste qu'à signer.

ANDRÉ.

Oh ! tout de suite. (Il court au bureau.)

RABINEL, voulant le retenir.

Un instant, je...

ANDRÉ.

Eh ! tout à l'heure, je suis à vous. (Signant.) Eh ! allez donc ! le paraphe et tout, ça y est ! (A Rabinel.) A présent, qu'est-ce que vous réclamez ?

RABINEL.

Eh ! rien, morbleu ! puisque vous allez sur mes brisées ?

ANDRÉ.

Ah ! bah ! comment ? cet argent que vous m'empruntiez, c'était pour... (Riant.) Ah ! ah ! ah ! bien, elle est bonne, celle-là, ah ! ah ! ah !...

MATHIEU, riant aussi.

Oh ! oh ! oh ! Quoi donc ? hein ? quoi donc ?

ANDRÉ, changeant de ton tout à coup.

Ah ! ça ; mais, je me rappelle... cette belle terre, vous ne l'achetiez que pour la dépecer !... tout démolir, tout bouleverser, bande noire que vous êtes... ravager mes champs, détruire mes plantations ! Ah ! bien, venez-y donc... essayez donc d'y toucher un peu !...

RABINEL.

Mais...

MATHIEU, à Rabinel,

Oui, fais-y du dégât, pour qu'on te démolisse aussi, toi !

RABINEL, effrayé.

Messieurs... (A André.) C'est bon, je suis joué, mais je me vengerai... nous nous retrouverons, Monsieur !

ANDRÉ.

Où cela, Monsieur ?

RABINEL.

A la bourse, Monsieur ! (Il sort furieux.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, excepté RABINEL.

ANDRÉ, riant et se frottant les mains.

Ah ah ! ah ! le vieux renard a manqué son coup.